



© Big Brother Bear par Marie Blanc

# L'Affaire du Luberon

## Scènes de la vie maçonnique

### Épisode 3

Je dois maintenant mettre un peu plus d'ordre dans mon procès-verbal.

Je dois maintenant mettre un peu plus d'ordre dans mon procès-verbal. Le malaise avec Fantoche durait depuis notre premier contact. Ma coopérative est dans les vignes, tout près de la Villebasse. On y accède par un petit chemin bien goudronné qui s'y rend droit depuis la route d'Avignon. Devant nos bâtiments, il y a une esplanade où se garent les voitures. Le matin de mon arrestation, j'étais là, devant le coffre ouvert de la voiture d'un client. Je chargeais trois récipients de vrac et six cartons de rosé. La routine, mais par beau temps dans un paysage lumineux.

S'approche une voiture. Elle s'arrête, se gare, Fantoche en descend. Nous le connaissions puisqu'il était déjà passé à la coopérative pour nous demander si nous savions quelque chose sur la femme disparue. Nous ne savions rien et il était reparti. Ce matin-là, son état d'esprit est changé. Il demande à l'un de mes collègues, en train de charger un autre coffre de voiture, s'il connaît un certain Thibaud Gastaldi. Mon collègue lui répond qu'il n'y a personne de ce nom à la coopérative. Fantoche fait la gueule. Il a l'impression qu'on se moque de lui.

- Et si je vous demande un certain Titou ?
- Ah ! Cela, c'est autre chose.

J'avais entendu. Je m'approche.

- Je suis Titou.

C'est mon collègue qui est surpris :

- Ah, ça ! Par exemple ! Tu t'appelles Gastaldi ?

Pour lui, j'étais Titou.

- Police judiciaire, me dit Fantoche. Où serions-nous le plus à l'aise pour parler, vous et moi, Monsieur Titou ?

Je lui réponds, revêche :

- Laissez-moi d'abord finir mon travail. Je charge un coffre.
- Je suis le commandant Moret, me dit-il sèchement. J'ai priorité sur vos clients.

Celui dont je chargeais le vin dans son coffre de voiture déclare alors qu'il peut se débrouiller seul et je me retrouve devant le commandant Moret avec l'envie de le cogner.

Pourquoi cette colère tout d'un coup ? Je me suis assez expliqué là-dessus. N'insistons pas. Chacun a son fonds de colère. Théo dit « À maîtriser par la raison ». Victor dit : « Nous dormons tous sous le volcan qui est en nous ».

Comme quoi, rien n'est facile.

- Si nous faisons quelques pas dans vos vignes, Monsieur Gastaldi.
- Il faut quand même que je prévienne les ventes.
- Allons les prévenir ensemble.

Cela commençait mal. Je n'avais pas envie d'être aimable et, quand nous nous sommes retrouvés dans une allée entre les ceps, j'ai eu envie de mordre. Je me suis dit : « Que ce paysage est beau ! Que ces vignes sentent bon ! Que j'ai de la chance de bosser ici ! Mort à ce flic ! »

- Monsieur Gastaldi, parlez-moi de la *Coupe des Deltas*.

Je suis tombé des nues. La *Coupe des Deltas* ? Je m'attendais à tout sauf à ça. Je fais partie d'une triplète, d'un Delta, comme nous disons, mais j'ai trop de travail à la coopérative pendant la Coupe pour essayer d'aller en finale. Je fais ma partie ou mes parties en amateur pendant les éliminatoires. Je m'inscris donc avec de petits joueurs qui n'espèrent pas se qualifier. Je dirais même que je m'inscris, moi qui suis bon joueur, avec des amis, des frères ou des clients de la coopérative pour leur faire plaisir, perdre assez vite et pouvoir retourner à mon travail.

- Que voulez-vous savoir sur la *Coupe des Deltas* ?
- Tout. En particulier ce en quoi les francs-maçons se trouvent concernés.

Il m'interrogeait moi sur cette question d'histoire ? Il était visiblement obsédé par la franc-maçonnerie et j'ai pensé que la faute en était à ce *Big Brother Bear* qui trônait sur le Mail.

- Et pourquoi m'interroger moi ? Je ne suis pas le plus compétent sur la *Coupe des Deltas*.

- Peut-être, mais c'est vous que j'interroge. Monsieur Joly m'a dit que vous connaissiez tout sur le sujet. Vous êtes bien le secrétaire de la loge *La Justice* du Grand Orient de France ?

Monsieur Joly ? J'ai failli lui demander qui était ce monsieur Joly. Comme Edgar fait semblant de ne pas me connaître et que j'ignorais son appartenance à une loge coca-cola, américaine ou française, j'ai déclaré que Monsieur Joly était un client de la coopérative, mais que personne ne m'avait jamais dit qu'il était franc-maçon. Fantoche a bien évidemment pensé que je me payais sa figure.

- Laissons Edgar Joly de côté. Parlez-moi de la *Coupe des Deltas*. On m'a dit que vous en aviez été le secrétaire et que les loges la dirigeaient.
- Il y a longtemps.
- Longtemps ou pas, racontez-moi
- Et pourquoi je vous raconterai l'histoire de la Coupe ? Je la connais, bien sûr, mais pas plus que tant d'autres et j'ai du travail à la coopérative.
- Racontez-la moi pour me prouver votre bonne volonté.
- Il s'agit surtout des années d'avant la guerre de 1914. Ce sont les francs-maçons d'alors qui ont créé la Coupe. Il me faudrait une heure pour que vous y pigiez quelque chose.
- Je comprends vite. Allez-y, je vous écoute. Nous avons tout notre temps. Vous savez que j'enquête sur une disparition et, depuis que je suis arrivé dans votre ville, je me heurte partout à la franc-maçonnerie. Quel rapport avec la *Coupe des Deltas* ?

Que faire ? Parler ? L'envoyer aux bains ? Nous étions dans les vignes, il faisait beau, l'air du matin était très doux. La grande chaleur n'arrive qu'une ou deux heures après. Nos cyprès sous cet éclairage de matin d'été avaient le vert sombre des culs de bouteilles et se dressaient dans le paysage comme des chandeliers. J'ai parlé, trop parlé, beaucoup trop parlé. Par gentillesse, ma colère s'étant un peu assoupie. Il n'y a rien de meilleur pour la paix que les vignes dont on connaît le vin. Je n'aurais pas dû me laisser aller à parler, d'accord. Avec les flics, il faut toujours se taire, ne rien leur dire, baisser la tête. Le

dialogue ne sert à rien. Moi, je me suis laissé aller à la bienveillance qui est le fond de ma nature. Erreur fatale.

La véridique origine de la Coupe est à la fois secrète et historique. Fantoche pouvait-il le comprendre ? J'aurais dû me méfier. Plus je me suis étendu sur la maçonnerie d'autrefois, plus il m'a reproché par la suite de ne rien vouloir dire sur celle d'aujourd'hui. Comme quoi, nos anciens et les Belges ont raison : Nous ne devons parler de nous à personne. Cela ne sert jamais à rien. Voici ce que j'ai raconté à Fantoche :

En 1905, il n'existait qu'une seule loge à La Roquebrussanne, la mienne, *La Justice*, du Grand Orient de France. Dix ans plus tôt, s'était créée la Grande Loge de France. Pourquoi ? Je ne le sais pas. C'était une question de rite : rite français, rite écossais. Moi, je connais les deux, j'aime les deux, mais je pratique le rite français.

- Rite écossais ? Y a-t-il un rapport avec l'ours du Maine ? m'a demandé Fantoche.

- Vous ne frappez pas à la bonne porte, commandant. Moi, je suis un maçon de la base.

- J'ai mes raisons, figurez-vous.

Il avait ses raisons ? Je n'ai pas aimé ça, mais j'ai continué dans la bienveillance. La bienveillance est mon état naturel. Mes colères ne durent pas. Nos vignes sont apaisantes, surtout dans la belle lumière du matin, quand le bonheur semble nager dans l'air à la portée des hommes. Bref, j'ai eu tort de me laisser aller.

- Dans le couloir qui va de notre temple à la salle humide, il y a une vingtaine de photos encadrées. Ce sont celles des maçons qui ont le plus marqué la belle histoire des loges de La Roquebrussanne.

- Salle humide ?

- La pièce réservée aux agapes.

- Vous fonctionnez avec des mots codés, Monsieur Titou. C'est ce qu'on m'avait dit. Alors, ces photos ?

J'ai poursuivi :

- Parmi ces maçons célèbres, il y en a trois que nous appelons les Trois Empereurs : Auguste, Claude et Antonin, trois fortes personnalités maçonniques. Il faut dire que La Roquebrussanne était encore très proche de la Rome antique en ce temps-là.

- Avant la guerre de 1914 ?

-Juste avant. La République devait lutter contre la domination de l'Église. Développer l'étude objective de

l'Antiquité était une bonne façon de relativiser les sermons du curé.

- Relativiser ? La phrase est-elle de vous ? On dirait que vous récitez une leçon.

- Rien n'est de moi. Comment voulez-vous qu'une idée soit de moi ? Tout ce que nous savons, nous avons dû l'apprendre. Nos instituteurs emmenaient leurs élèves ramasser des débris de poteries romaines et ligures sur l'Opidulum, cette hauteur que vous apercevez là-bas dans les vignes. Vous la voyez ? On dirait que les ceps se soulèvent. Au-dessous, c'est romain. D'avant le christianisme.

- La vie était paradisiaque avant le christianisme ?

- Peut-être pas, mais elle était moins pire que sous le second Empire, quand les curés dominaient tout.

J'ai eu tort de parler ainsi à un policier, mais je n'ai pas à cacher mes idées. Il m'avait demandé de lui parler des rapports entre la franc-maçonnerie et la *Coupe des Deltas*, je lui disais ce que j'en savais. J'ai donc poursuivi :

- Nos trois Empereurs s'appelaient Claude, Auguste et Antonin...

- C'étaient leurs surnoms ?

- C'étaient leurs vrais prénoms. Il y a beaucoup de Marius, de Césars, d'Antonins et d'Augustes, même de Claudius dans la région. Je vous ai dit que nous sommes près de Rome, ici, comme à Vaison-la Romaine ou à Orange. La Rome d'autrefois, bien sûr, pas celle du pape. On voit très grand chez nous et nos Empereurs, tous les trois membres du Grand Orient, décidèrent de créer à La Roquebrussanne une loge de la Grande Loge de France au rite écossais. Pour y parvenir et recevoir patente, ils constituèrent un *triangle*, c'est-à-dire un bébé loge. La question était de ne pas dévitaliser *La Justice* par un essaimage brutal. Les trois Empereurs voulurent donc amener à eux des profanes ainsi que des maçons d'Aix, d'Avignon, de Carpentras, de Cavaillon, d'Apt. Leur but secret était de constituer paisiblement la future loge, celle qui a été appelée *Le Chemin* quand elle a commencé d'exister en 1906. mais ils ne le dirent pas.

- Vous avez décidément un goût prononcé pour les mystères. Pourquoi ne pas le dire ouvertement ?

- Quand une poule couve, elle ne fait pas cocorico à la façon des coqs.

- Et vous couviez quoi ?
- Nos Empereurs voulaient créer des liens nouveaux avec des hommes de la région pour mieux défendre la République. Claude, Auguste et Antonin eurent donc l'idée de lancer une coupe régionale de pétanque avec des équipes en triplettes : un pointeur, un tireur, un milieu. Pour ne pas dire « triplettes », ce qui aurait été banal, ni « triangles », ce qui aurait sonné trop maçonnique, ils ont appelé « Deltas » les triplettes de la Coupe et ils ont tout organisé à notre façon.
- Votre façon ?
- Antonin disait : Je veux que l'esprit maçonnique souffle sur la pétanque.
- Ah, oui ?
- Parfaitement et notre esprit a très longtemps soufflé sur la Coupe.
- Il ne souffle plus ?
- Non. Tout est devenu commercial aujourd'hui. Moi, je voudrais que l'esprit maçonnique souffle partout.
- Rassurez-vous, Monsieur Titou, il souffle encore très fort. Je me heurte partout au secret maçonnique.
- C'est que vous nous cherchez des poux. Nous résistons. C'est bien normal.
- Alors, la Coupe ?
- Claude, César et Antonin formèrent le Delta Numéro 1 et ils gagnèrent la première coupe, celle de 1906. Le règlement d'alors tient toujours aujourd'hui. Ils ouvrirent un grand registre qui est encore le répertoire de tous les Deltas inscrits année après année depuis plus d'un siècle jusqu'à l'arrivée de l'informatique. Il y eut douze Deltas engagés la première année. Nous en sommes aujourd'hui au numéro 35.000 et rien que pour la Coupe de cette année, la mairie en a répertorié 400.
- Bravo, Monsieur Gastaldi ! On me l'avait dit : Monsieur Gastaldi écrit tout, il sait tout, c'est leur grand archiviste. Qui veut des informations les trouvera chez lui.

Je m'étais piégé tout seul. Fantoche s'imagina dès lors que, de mon humble trou à la coopérative, je pouvais tout savoir et tout mettre en mémoire : loges, Deltas ou filles disparues. Il est vrai que sous le précédent maire, j'avais accepté la corvée de tenir le grand répertoire des Deltas avec, année après année, inscrits,

excusés, présents et absents aux jours dits, comme le secrétaire tient le livre des tenues dans sa loge.

Je ne travaille plus bénévolement pour la *Coupe des Deltas*. La nouvelle municipalité m'a débarqué, comme c'est normal après une élection perdue.

Fantoche m'a déclaré alors qu'il découvrait la main des francs-maçons partout à La Roquebrussanne et qu'il savait de bonne source que j'étais un pilier de nos loges.

Un pilier ? Moi, Titou ? Je suis un frère très dévoué, mais rien de plus. Fantoche a parlé de puissance occulte. Moi, une puissance occulte ? Mais si je l'étais, je n'irais pas porter à longueur de journées les lourds cartons de douze bouteilles et les cubis de dix litres dans le coffre des voitures pour des gens comme Edgar Joly qui ne me parlent même pas pour dire « merci Titou ». L'idée que moi, Thibaud Gastaldi, j'appartienne à une puissance occulte est tellement bête qu'elle a fait resurgir ma colère comme une nouvelle éruption de mon petit volcan intérieur et les choses ont rapidement mal tourné avec le commandant Moret.

- Vous êtes décidément très fort et très habile, m'a-t-il déclaré. Vous me faites un véritable cours d'histoire romaine pour m'éloigner de l'histoire d'aujourd'hui. Parlons de la réunion informelle dont vous tenez et détenez le procès-verbal.

- Quelle réunion informelle ?

- Nous nous comprenons parfaitement, Monsieur Titou. Je parle de la réunion où vous vous êtes jurés entre vous de ne rien dire à la police sans avertir d'abord vos vénérables. Vous appelez cela la Loi du silence. Chacune de vos tenues s'achève sur le serment de respecter la Loi du Silence. Tels sont bien vos mots, n'est-ce pas ? Ne niez pas, je me suis procuré votre rituel. Je sais que vous êtes chargé, vous, Gastaldi, du procès-verbal de cette réunion informelle et votre vénérable, Monsieur Henri Paget, vous a même recommandé qu'il soit très détaillé.

Je m'en voulais. Fantoche m'acculait. Je me traitais intérieurement de bavard, de pauvre mec, de triple crétin, de mauvais maçon, de frère indigne de ses frères.

- Je sais beaucoup de choses, Monsieur Titou. Il arrive à certains d'entre vous de faire leur devoir de citoyens français en brisant la Loi du Silence. J'ai besoin de ce procès-verbal. Je dois absolument savoir ce que vous vous êtes dit les uns aux autres de Marie-Germaine Blanc.

- Rien. Il ne s'est rien dit. Je ne sais pas qui est Marie-Germaine Blanc. Son nom n'a été prononcé par personne.
- Prouvez-le moi par le procès-verbal.
- Jamais ! La police n'a pas à mettre son nez dans nos affaires de loge. Jamais !
- En raison du secret maçonnique ? Vous vous moquez de moi ?
- Jamais ! Je me ferais tuer plutôt que de vous le donner !
- Et vous vous prétendez les sentinelles de la République ? Les sentinelles de la mafia, plutôt ! Réfléchissez bien avant de me répondre : Acceptez-vous de me donner accès librement à vos archives et de me remettre immédiatement le procès verbal de cette réunion d'urgence ? Elle a eu lieu à onze heures du matin dans votre temple de la rue Tournefort. Il était plein, archi-bondé. Vous voyez bien que je sais tout. Donnez-moi le procès verbal. Il vous en sera tenu gré.
- Je refuse.
- Eh bien, considérez-vous en garde-à-vue à partir d'aujourd'hui, dix heures trente. Je vous emmène au commissariat. Ne protestez pas. Ne m'obligez pas à appeler des gardiens qui vous passeraient les menottes. Suivez-moi.

Ce n'était plus de la peur que j'avais, mais de la rage. Il accepta pourtant que je me rende avec lui au service des ventes pour informer mon directeur que j'étais arrêté. Ce fut alors que son téléphone portable sonna et il s'éloigna de quelques pas pour parler sans que je l'entende. Moi, je ne fis ni une ni deux : J'entrai dans le bureau de la comptable et j'appelais Théo.

Oui, je fis cette folie de mouiller Théo, le franc-maçon qui mérite le plus notre respect à tous. Victor, de l'autre côté de la vitre m'observait en pleine déraison, lui l'admirateur surréaliste de la déraison. J'ai donné à Théo le minimum d'explications. J'ai parlé en homme affolé sans rien savoir de l'Affaire du Luberon et sans connaître la procédure qui permet à un policier de saisir des documents chez quelqu'un.

J'ai eu juste le temps de raccrocher. Fantoche revenait. Avant de me laisser emmener, j'ai donné la triple accolade à Victor et, comme on se communique le mot de semestre, je lui ai dit rapidement en trois temps : « Préviens-les tous – Je suis arrêté. - Théo va faire le nécessaire. »

Marie-Germaine Blanc ? Qui pouvait-elle bien être ? Son nom ne me disait absolument rien. Cui avait parlé de sac de nœuds à la

réunion informelle. Il trouve toujours le mot juste. J'étais absolument certain que ce nom n'avait été prononcé par personne. Ce policier ne m'en paraissait que plus nul et fantoche. J'espérais que nous dénicherions qui de droit pour arrêter la rumeur lancée contre nous. Nos loges n'étaient pas plus dans le coup que je n'étais, moi, un pilier de la rue Tournefort comme le croyait Fantoche ou comme le lui avait déclaré Edgar Joly.

On comprend que, devant des policiers comme celui-là, certains innocents deviennent fous, enragés, prêts au meurtre ou à tous les aveux. J'ai baissé le nez devant mon directeur stupéfait et je suis sorti de la coopérative totalement incapable de lever les yeux sur les employés qui me regardaient ou sur les clients qui attendaient pour se faire servir.

Fantoche ne m'a pas dit un mot jusqu'au commissariat. C'est un endroit minable, aux murs sales, aux pièces grises, aux gens sinistres. J'ai eu un renvoi aigre qui sentait mauvais. Je me suis dit : « Ce Fantoche me bousille l'estomac ». Comme un fada, je pensais avoir fait mon devoir. Théo allait cacher nos archives et mon ordinateur, comme notre frère Antoine, le fils de notre Empereur César, avait déménagé tous nos procès-verbaux et outils maçonniques juste avant que la police de Pétain n'envahisse notre temple pour s'en emparer.

Dois-je l'avouer ? J'étais fier. C'est au pied du mur qu'on voit le maçon, même s'il doit être fusillé contre ce mur, me disais-je.

Fantoche m'a d'abord fait entrer dans le bureau mis à sa disposition. L'interrogatoire a commencé. Je passe sur le début, nom, prénom, profession et la suite. Le ton de Fantoche n'aurait pas été différent si j'avais mis une bombe dans un autobus. Il s'est fâché tout rouge quand j'ai haussé les épaules au nom d'Edgar Joly, répétant que toute la ville le connaît comme installateur de systèmes de sécurité, mais qu'il n'avait jamais été maçon, du moins de la vraie franc-maçonnerie, celle qui n'a rien à voir avec *Big Brother Bear*.

- Arrêtez de vous foutre de moi, Monsieur Gastaldi ou je vous envoie chez le juge d'instruction en lui recommandant votre mise en détention immédiate.

Je n'ai pas bronché. Fantoche m'a interrogé ensuite sur les francs-maçons. Il voulait savoir où nous en sommes avec elles. Viennent-elles librement en loge ou pas ?

- Au Grand Orient et au Droit-Humain, oui. Dans les loges des Grandes Loges, non.

- Vous êtes de jolis cocos, les francs-maçons. Il y a là une évidente discrimination sexuelle. Vous n'êtes jamais poursuivis ? Faut que vous soyez bien protégés.
- Poursuivis par qui ? Par la police ? Nous sommes des hommes libres.
- Pour le moment, vous, vous n'êtes pas libre et une longue détention vous pend au nez. Marie-Germaine Blanc, vous voyez qui je veux dire ?
- Non.
- Nous saisissons vos archives et nous le saurons.

J'ai pensé : « Compte là-dessus. » Théo avait certainement déjà dû faire le nécessaire. Je me sentais fort.

- Parlez-moi de celui que vous appelez Ciu, celui de la grande brasserie sur le Mail.
- C'est un très bon copain. Dommage qu'il ne soit pas maçon.
- Tiens, tiens, j'avais cru. Même pas de la Grande Loge Nationale Française ?

Il se gourait sur l'appartenance de Ciu, mais il en savait plus qu'il ne le montrait. J'ai répondu :

- Ciu franc-maçon ? Cela m'étonnerait. Faut pas croire les rumeurs, Commandant.

Je me foutais de lui. Cela pouvait tourner très mal pour moi, mais je n'en pouvais plus de rage contenue.

- Nous vérifierons si votre copain Ciu est maçon ou non. Pour le moment, nous allons nous rendre chez vous pour saisir vos archives.

Craignant que Théo n'ait pas encore eu le temps de les déménager, je me suis déclaré malade. Je me fis conduire aux toilettes et y restai un bon quart d'heure. Dans des moments comme celui-là, les intestins commandent. J'avais une peur viscérale et les larmes me sont montées aux yeux quand je me suis soudain rappelé comment, un soir, chez lui, Théo m'avait expliqué le mot viscéral, comme il m'en a expliqué tant d'autres par le latin ou par le grec. Tant pis si je passe pour un idiot, mais c'est dans une inspiration viscérale que, assis sur la lunette des cabinets pas propres du commissariat, j'ai pris conscience de ma situation. M'allait-il falloir prendre un avocat ?

Cette prise de conscience, que j'appelle viscérale, puisqu'elle m'est survenue lorsque j'étais assis sur la lunette, démontre qu'à cette première heure de garde-à-voir, quand je ne savais encore rien, mais absolument rien de l'Affaire, la raison pure ne tient plus. Chez les truands, peut-être, mais pas dans le cœur et le

ventre des honnêtes gens. Je nageais dans le surréal et une locomotive aurait pu entrer dans le commissariat comme dans le tableau du grand oncle de Victor, cela n'aurait rien eu pour moi de plus étonnant que de me retrouver là, pareil à un criminel ou à un terroriste.

La pétoche me faisait des jambes de coton. On me demandera : « Pourquoi résister à Fantoche et vous moquer de lui, si vous aviez si peur ? » Je réponds : « L'imprévisible, quand il survient, semble d'une telle absurdité qu'un honnête homme ne maîtrise plus rien. Le visible et le prévisible sont réels. On peut se battre pour ou contre. L'imprévisible est virtuel, il n'a pas d'existence, il surgit comme dans un rêve, bon ou mauvais. Victor aime l'imprévisible, source majeure de la poésie, selon lui. Sur la lunette des toilettes, j'ai mieux compris pourquoi Victor me dit toujours de chercher derrière la montagne ou de creuser au centre de la Terre, ce qui revient au même, toujours selon lui. Victor a raison. C'est à l'imprévisible qu'un honnête homme devrait se préparer à chaque heure de sa vie.

Pendant ce quart d'heure aux toilettes, j'ai aussi passé en revue tous les frères et toutes les sœurs de nos trois loges. Aucune ni aucun ne pouvait avoir été mêlé à une sale affaire. Des petits saints ? Pas tous, bien sûr. Des meurtriers, des violeurs de femme disparue ? Sûrement pas.

Finalement, je suis retourné auprès de Fantoche et nous sommes partis en voiture pour chez moi dans la Ville-basse. Yvette nous a accueillis, surprise, mais pas affolée. Elle avait croisé Théo. Je l'ai deviné à son calme et plus encore à son petit sourire. Elle a même proposé un verre de vin à Fantoche qui l'a refusé.

- On ne trinque pas avec des criminels, ai-je dit.
- Ne plaisantez pas, Monsieur Gastaldi. Le refus de coopérer peut aussi être qualifié de complicité.

Yvette savait que je cachais quelque chose à ce flic, puisque Théo était venu déménager les archives. Elle ne paniquait pas, car elle me sait honnête jusqu'à l'innocence, mais elle m'a avoué plus tard avoir été certaine que Théo et moi, nous couvrions l'un de nos frères. N'étant pas maçonne, elle ne pouvait pas deviner que je luttais contre Fantoche pour les grands principes maçonniques. Je me sentais l'âme d'Antigone, la belle héroïne de Théo : Au dessus de la loi des magistrats, des policiers et des politiciens, il y a la loi morale et notre loi morale à nous veut qu'aucun profane ne puisse entrer dans le secret des loges.

Aujourd'hui, j'ai repris mes notes et je rédige le compte-rendu de toute l'affaire à la demande de celles et de ceux des nôtres qui

veulent le publier sur internet pour que le vrai fond de l’Affaire soit connu. Comment ne me sentirai-je pas en contradiction avec moi-même et notre tradition ? J’étais prêt à mourir pour le secret. Je travaille maintenant à tout jeter ce sur internet sous la forme d’un feuilleton. Cui veut l’intituler « Plus belle la loge ! » Je ne sais même pas s’il plaisante.

J’ai été le fada, comme on dit chez nous, le ravi de la crèche. Avec *Big Brother Bear* sur le Mail et tout ce qui se raconte d’insensé sur nous dans les magazines, comment Fantoche aurait-il pu ne pas me soupçonner de complicité ? En réalité, je défendais avec âpreté un secret qui n’existe plus. Notre franc-maçonnerie devient de plus en plus un moulin ouvert. Nous sommes sur la place publique et cette place publique pue le poisson pourri. On entre en loge et on en sort comme on change de chemise ou de chaîne à la télévision. Entre *Big Brother Bear* et moi, il y a la distance de la terre à la lune. Il paraît qu’à Londres et à New-York, les Grandes Loges possèdent d’énormes immeubles. Moi, je suis un enfant de la rue Tournefort et voilà que Fantoche perquisitionne chez moi comme pour y découvrir des bombes ou de la drogue.

Ah ! Théo ! Théo ! Tu m’as trompé avec la Raison. Qu’est-ce que veut dire le mot raison ? C’est de la fausse monnaie qui n’a même plus cours. Qui n’a jamais eu vraiment cours, affirme Victor, le Belge, car la Raison est un poisson qui glisse entre les doigts.

Fantoche ne trouva évidemment rien d’intéressant chez moi. Théo avait tout ramassé, sans même laisser le plus petit papier maçonnique ou le moindre décor. Pas même un tablier ou des gants blancs. Comme pour m’en excuser, j’ai dit à Fantoche :

- Vous le constatez, je ne suis pas un maçon important.
- Le coup du meneur qui se déclare compare, je connais, Monsieur Titou, je connais. Vous me prenez vraiment pour un imbécile et vous allez le regretter.

Pourquoi en être arrivés là ? Je veux bien reconnaître ma maladresse et mon entêtement, mais ce fonctionnaire de la République ne pouvait-il pas enquêter de façon moins arbitraire ? Il venait renifler du côté des loges. Admettons que ce ne soit pas sans une bonne raison et, de fait, je sais aujourd’hui qu’il en avait une. Ne devait-il pas s’adresser au responsable de la plus ancienne loge maçonnique de la ville, Henri Paget, grand scientifique et fonctionnaire comme lui ?

Au lieu de quoi, il va roder du côté des coyotes et me parle d’association de malfaiteurs, de maffia, de complicité dans une

affaire de disparition, il me menace d'être déféré à un juge et, en me ramenant au commissariat, il s'est encore plaint de ce que je lui rendais la tâche difficile.

- Vous avez l'art de vous entourer de brouillard et je sens en vous un gros malinou, Monsieur Titou. Vous avez fait déménager vos archives, c'est évident, et je prends ça pour un acte caractérisé de complicité active et un aveu patent de culpabilité. La morale des francs-maçons, je l'ai comprise : Vous soutenir les uns les autres quoi qu'il arrive.
- Les copains d'abord, ai-je répliqué pour le provoquer de nouveau. Même Georges Brassens le chante.
- Ne prenez pas Brassens en référence, mais toute la pègre de Marseille qui a le même code d'honneur que vous. Sans la sauce que vous mettez autour pour mieux duper les innocents et voler de cime en cime dans les hauteurs de la République.

Nous étions de retour au commissariat et il m'a proposé de faire appel à un avocat. Je lui ai répondu que les coupables avaient besoin d'un avocat, jamais les honnêtes gens.

- Vous l'aurez voulu, me dit-il.

Et il me fit enfermer pour la nuit dans la cage grillagée avec une étroite banquette en bois pour m'asseoir et dormir.

*À suivre...*